



M. E. LEVASSEUR,

Membre de l'Institut.

Sur la Géographie commerciale.

(Conférence du 12 Septembre 1872.)

MESSIEURS,

Mes premières paroles doivent être l'expression d'un regret qui m'est tout personnel, et en même temps de félicitations qui s'adressent à tous les membres actifs du Congrès. A Paris et ailleurs, plusieurs savants

pensaient qu'il était bon de tout temps, qu'il était particulièrement bon dans ces circonstances terribles où la France a besoin de rassembler toutes ses forces et de se régénérer par le travail intellectuel, de réunir en un faisceau les hommes d'étude, dont le plus grand défaut, en France, est de vivre trop souvent isolés; de les fortifier par le contact, afin que de ce contact naquît la lumière; de créer entre des hommes que l'espace sépare, mais que doit rapprocher naturellement la communauté d'études, des liens qui, une fois formés, durent ensuite, malgré la distance, et sont profitables aux progrès de la science; de susciter enfin quelques vocations nouvelles pour ceux qui seraient tentés de s'attarder dans la solitude et le découragement. Ces savants ont tenté de réaliser cette idée, en suivant l'exemple d'un peuple voisin, qui nous avait devancés dans cette voie. Ils ont essayé de créer une Association qui serait l'*Association française pour l'avancement des sciences*, à l'imitation de la *British Association*.

J'avais quelque peu participé à cette fondation; j'espérais prendre une part active aux travaux de la première session et recueillir ma part de profit dans cet échange d'idées. Un autre devoir plus impérieux m'a privé de ce plaisir. J'étais fort loin d'ici, à Moscou, le jour même où s'ouvraient à Bordeaux les séances de l'Association française. Je me suis hâté d'accourir, afin de payer au moins, à la dernière heure, la dette que j'avais contractée, et d'affirmer tout l'intérêt que je porte à cette institution nouvelle.

Mon absence me donne un privilège dont j'userai, Messieurs. Membre actif de l'Association, je n'aurais pas osé exprimer un jugement public sur des travaux auxquels j'aurais participé. Devenu, par la force des circonstances, étranger à ce qui a été fait durant cette session, je puis exprimer des félicitations; je puis, sans être taxé de vanité, non porter un jugement personnel sur le Congrès, mais redire tout le bien qui en a été dit, et vous rapporter les témoignages que j'ai recueillis de plusieurs bouches. Le succès a couronné nos efforts. Cette session a été utile, brillante même à plus d'un titre, et l'œuvre qui n'était encore, il y a deux semaines, qu'une pensée généreuse animant une centaine d'hommes de bien, l'œuvre qui pouvait échouer, comme échouent tant de pensées généreuses qui ne viennent pas à leur heure, qui ne rencontrent pas les circonstances et les hommes nécessaires à la réussite, cette œuvre est aujourd'hui un fait qui restera dans les annales de la science. Après la session qui a eu lieu, nous pouvons être certains maintenant que l'Association vivra.

Je vous demande la permission d'adresser des félicitations, et à ceux qui ont été les premiers membres fondateurs et les premiers organisateurs de cette Association, et à ceux qui ont su, par leurs travaux et leur parole, animer les séances de cette session, dont ils ont, les uns et les autres, assuré le succès. Laissez-moi féliciter aussi la ville et la municipalité de Bordeaux. Comprenant la pensée qui nous inspirait tous, Bordeaux s'est empressé de demander à l'Association de tenir dans

sation de ce projet paraît éloignée encore , mais qu'advient-il lorsque le chemin de fer de *Guatemala*, celui de *Rosario*, qui, par Mendoza, doit franchir les Andes et aboutir dans le Chili, à Santiago, lorsque, dis-je, ces voies nouvelles seront tracées et ouvriront tout à coup au commerce européen des débouchés qui lui étaient jusqu'ici en grande partie fermés? De tels changements, Messieurs, doivent être à l'avance étudiés et connus. A mesure que les routes commerciales se déplacent ou se prolongent de la côte orientale à la côte occidentale de l'Amérique, il faut être prêt à en profiter. Les ports d'Occident, et Bordeaux en particulier, ont le plus grand intérêt à rester exactement informés de ces variations de la géographie commerciale. De même que la Russie est à l'embouchure des grands fleuves dont les hautes vallées conduisent à l'Asie centrale, la France, par l'Océan, est à l'embouchure aussi du courant immense qui draine, pour ainsi dire, vers l'Europe tous les produits du Nouveau-Monde. C'est aux négociants à s'emparer de cette large voie; c'est à la science à leur en montrer l'étendue et la direction.

Une seconde condition, Messieurs, pour réussir dans le commerce de concurrence, est d'avoir dans les contrées lointaines des représentants qui aient habité le pays, qui le connaissent par expérience, et puissent fournir aux négociants ces renseignements spéciaux et pratiques que la science la plus minutieuse ne peut donner. Pourquoi, dans nos relations avec l'Amérique, le premier rang, après les Etats-Unis, appartient-il à un Etat dont la population est relativement petite, et en tout cas inférieure à celle du Brésil? Pourquoi la Plata (j'entends par là la Confédération argentine et l'Uruguay) figure-t-elle à elle seule pour la somme de 256 millions sur les 670 de notre commerce avec les pays du Nouveau-Monde autres que l'Union? Pourquoi nos relations sont-elles si actives avec Buenos-Ayres et Montevideo? C'est parce que notre patrie a des représentants à la Plata. Là, en effet, se porte le courant de la plus grande partie de l'émigration française; et vous savez que vos enfants, vos voisins les Basques des Pyrénées, s'y dirigent de préférence. En 1870, le nombre des émigrants pour cette direction a été de 2,500. Ne croyez pas cependant que les Français occupent le premier rang parmi les colons de la Plata : ils viennent après les Espagnols et les Italiens; mais ils sont plus nombreux que les Allemands et les Anglais. Cela suffit.

La communauté de goûts, d'idées, d'échanges, de besoins, a créé dans cette région un noyau de population française qui va grandissant. Il en résulte pour nos maisons de commerce de France une facilité particulière à y trouver des agents, et il n'est point surprenant qu'elles soient représentées là plus aisément qu'à Cincinnati. Ayons donc à l'étranger des représentants et n'oublions pas que le moyen d'en assurer à notre commerce sera toujours de créer, par l'émigration, des familles françaises qui se projettent au delà des mers comme autant de rameaux détachés de la grande souche nationale.

serait impossible d'imiter nos voisins? Et pourquoi désertierions-nous notre drapeau, noblement porté par les deux îles Martinique et Guadeloupe, dont les noms se rattachent aux plus glorieux souvenirs de notre histoire coloniale?

Vous savez, à Bordeaux, Messieurs, mieux que partout ailleurs, quels liens étroits nous unissent à l'Amérique. Pour ma part, je recherchais dernièrement quelle était l'importance de nos relations commerciales avec cette partie du monde. Elle est considérable. Immédiatement après les pays qui enveloppent nos frontières, après l'Angleterre, la Belgique la Suisse et l'Italie, et même avant l'Espagne, au premier rang, en un mot, de notre commerce lointain, se place une grande nation, celle des États-Unis. Elle figure dans l'importation et l'exportation de notre patrie pour la somme de 360 millions. Et si l'on additionne les chiffres de notre commerce avec les pays d'Amérique, y compris nos colonies, mais en laissant de côté les États-Unis, on obtient la somme vraiment importante de 670 millions passés. C'est donc un chiffre imposant de plus *d'un milliard* de francs qui représente nos relations avec le Nouveau-Monde pris dans son ensemble.

Ce commerce est fondé en partie par ce que j'appellerais des *nécessités*. Nos vins, l'étranger ne les aura jamais. De même aucun pays, de long-temps au moins, n'aura l'avantage de fournir de modes l'univers entier. A côté de ces deux sortes de supériorité, nous en avons quelques autres. C'est là ce qui constitue la partie immuable de notre commerce. Mais les chiffres presque invariables de ce genre de transactions sont loin de constituer notre commerce total. Il est un autre commerce fondé sur la concurrence, le bon marché, la multiplicité des relations, la connaissance des goûts, la promptitude à approvisionner. C'est le grand commerce pour lequel toutes les nations civilisées, en dehors de tout monopole, sont appelées à se disputer un terrain toujours disputable.

Dans ce commerce de concurrence, Messieurs, le succès dépend de deux conditions essentielles, que je vous demande la permission d'indiquer. La première est de bien connaître les pays, les marchés, les voies de communication, les produits qu'il faut exporter, ceux qu'on peut prendre en échange. Il y a là encore certaines parties immuables et fixes. Mais combien, en revanche, changent journellement, surtout dans ces pays nouveaux d'outre-mer qui se développent sous nos yeux avec une prodigieuse rapidité! Est-ce qu'il y a vingt ans, quinze ans même, les routes de commerce de l'Amérique étaient celles que l'on suit aujourd'hui! Connaissait-on alors les grands services de bateaux à vapeur? Avait-on seulement l'idée de cet entrepôt central de Saint-Thomas, d'où rayonnent de tous côtés les paquebots vers les côtes des Antilles et de l'Amérique centrale? Pouvait-on soupçonner le chemin de fer du Pacifique, qui a accru l'importance de San-Francisco jusqu'à en faire le premier port de ces mers lointaines? Le chemin de fer de Panama existait-il? Et qu'adviendra-il lorsque, je ne parle pas du canal des deux mers pour ceux qui ont quelque connaissance de l'isthme américain, la réali-

ment à dédaigner ; à part l'Algérie, dans laquelle nous sommes parvenus aux limites de l'occupation utile, et où nos efforts doivent viser non à étendre nos possessions, mais à les coloniser, — c'est dans l'Occident, et dans l'Occident seulement, que nous pourrions jouer une partie du rôle commercial que la Russie remplit à l'Orient. En face de nous, de l'autre côté de l'Atlantique, nous avons l'Amérique ; nous sommes réellement, grâce à la mer, beaucoup plus près de New-York que Saint-Pétersbourg ne l'est de Tomsk ou d'Irkoutsk ; tant il est vrai que l'Océan unit et rapproche beaucoup plus qu'il ne divise.

En Occident, nous avons donc à accomplir une œuvre analogue à celle des Russes. Je me trompe : en Occident, nous avons seulement notre ancienne place à reconquérir, non par les armes, certes, mais par la colonisation et les relations commerciales. Il fut un temps, en effet, après le quinzième siècle et la découverte du Nouveau-Monde, où la France prit sa large part d'influence en Occident. A côté des Espagnols, établis dans l'Amérique centrale, le Pérou et le Mexique ; à côté des Portugais, maîtres du Brésil ; près des Anglais, qui s'étaient emparés de la Virginie, — la France possédait de vastes territoires qui s'étendaient de l'embouchure du Saint-Laurent à celle du Mississipi et s'appelaient d'un beau nom : la Nouvelle-France. Ces domaines, nous les avons perdus lors de la guerre de Sept-Ans, vous le savez ; j'ajoute que très probablement, en supposant même que cette guerre désastreuse n'eût pas eu lieu, nous les aurions perdus quand même, comme l'Angleterre a perdu ses colonies américaines. Toutefois, l'influence anglaise a subsisté dans ce pays. Qu'est devenue la nôtre ? Au Canada, un million d'habitants aujourd'hui encore parlent français, et il y en a quelques autres dans la Louisiane. Mais sur les bords de l'Ohio, vous pourriez en vain chercher la trace de nos colonies, les plus anciennement fondées pourtant. A peine si quelques familles de Columbus et de Cincinnati, submergées sous le flot croissant de la colonisation américaine, allemande ou anglaise, se rappellent que leurs ancêtres jadis étaient des Français et parlaient notre langue.

Après tout, Messieurs, ni les Américains, ni les Allemands, ni les Anglais, ni les Irlandais, ne sont nés maîtres de cette terre. Ils l'ont prise par l'occupation pacifique, par le travail, la culture, l'industrie ; et, dans les soixante millions d'Allemands que je vous citais tout à l'heure, je comptais ceux de l'Amérique, établis justement aujourd'hui sur les bords de l'Ohio et du Mississipi. Par le courant continuel de l'émigration, ces Allemands ont créé là pour leur race une source féconde de richesses, comme aussi ils ont acquis pour elle une grande influence politique dans le sein de l'Union américaine. Nous avons pu le constater par le langage et l'attitude du gouvernement des États-Unis, lors des récents événements. Prenons donc exemple sur les Allemands. Si nous n'avons pas réussi à conserver dans l'Occident du monde l'importance qu'ils viennent d'y conquérir, c'est que nous n'attachons pas une importance suffisante à nos émigrants et à nos colonies. Est-ce qu'il nous

nique, la configuration physique, les productions diverses et les routes de chaque pays, avec les plus étranges spectacles de la nature comme avec les mœurs et les institutions des peuples les plus dissemblables.

Il y a quarante ans, Messieurs, malgré les travaux de Ritter et de Klaproth, les plus grandes incertitudes régnaient encore sur la figure exacte des terrains qui bordent le grand plateau central de l'Asie. Eh bien ! les Russes fouillent en tous sens ces vastes portions du globe. J'étais surpris de voir indiquées sur leurs cartes une foule de régions, grandes chacune comme le bassin de la Garonne, et qui nous sont totalement inconnues. Les Russes les ont parcourues, étudiées au point de vue des productions, de la population, de la race ; ils les ont mesurées trigonométriquement. Chaque fois qu'ils font un pas en avant, ils envoient dans le canton nouvellement reconnu une garnison et un officier. La garnison occupe le pays et le garde ; l'officier en lève la carte, en décrit la faune, la flore, la géologie, les ressources, tout ce qui enfin peut intéresser la géographie. Aussi, les Russes sont-ils, avec les Anglais, ceux de tous les peuples qui ont accompli les plus grandes conquêtes géographiques.

Est-ce par désintéressement ? Non, sans doute. Les Russes veulent s'assurer, dans les contrées qu'ils découvrent, ou plutôt qu'ils reconnaissent, les routes de guerre, et surtout les routes de commerce : tel est leur but principal. Non qu'ils soient près de menacer, comme on le répète, les possessions anglaises de l'Asie méridionale : je ne le crois pas. Mais ils enserrent peu à peu, par le Caucase, le Turkestan et la Sibérie, l'Asie centrale, qu'ils révèlent à l'Europe, et dont ils prennent possession aussi vite que les conditions du climat, l'éloignement et la nature de l'organisation politique le leur permettent. Taschkend est déjà une grande ville russe de plus de dix mille habitants, Koulja et Khokand le seront peut-être un jour. Entre ces villes, ils ont tracé des routes qui iront bientôt à Kachgar, par delà les monts Bolor. Pourquoi tous ces efforts, Messieurs ? Pourquoi de si rapides succès ? Parce que les Russes ayant un intérêt direct à la possession de l'Asie intérieure, sont favorisés dans leur marche progressive par la situation même de leur empire. Maîtres des principales routes de commerce qui, par Irbit, Jekaterinbourg, Nejni-Novgorod, mènent d'Europe en Asie, ils sont arrivés naturellement à l'embouchure des grands fleuves dont ils remontent aujourd'hui le cours. Ainsi, ils touchent aux sources de ces longues artères fluviales ; ainsi, ils ont presque mis le pied sur le plateau central du continent asiatique.

Si je vous ai parlé des Russes, Messieurs, si en Russie même j'étudiais le pays et ses habitants, c'était pour reporter ma pensée vers ma patrie. Nous, Français, nous n'avons point d'Asie à conquérir. L'Asie continentale appartient naturellement à l'Orient de l'Europe, à la Russie. Nous appartenons, au contraire, à l'Europe occidentale, et c'est vers l'Occident du monde que nous devons avoir les yeux fixés. Sauf la Cochinchine, où nous avons une place restreinte, il est vrai, mais nulle-

industrielle et le commerce, il a créé, développé, répandu sa richesse; comment, à la longue, se sont formées des sociétés nombreuses, prospères, capables enfin de s'élever jusqu'aux nobles loisirs de l'intelligence. Telle est, Messieurs, la géographie telle que nous la comprenons aujourd'hui. Mais j'ai tort de dire aujourd'hui; car dès les débuts de ce siècle, de grands savants comme Cuvier et Elie de Beaumont ont su faire l'intelligence des œuvres de l'homme par l'intelligence des œuvres de la nature.

Messieurs, j'étais encore, il y a quelques jours, à Saint-Petersbourg, et pendant nos études du Congrès de statistique, au milieu des réceptions magnifiques qui nous ont été offertes dans les trois capitales de l'empire russe, je cherchais, dans le court espace de mon passage, à étudier de mon mieux ce peuple qui travaille avec une intelligente activité à sa propre transformation et a déjà obtenu à cet égard les plus remarquables résultats. Sans doute, il y a en Russie, et sous ce titre peu exact de *Peuple russe*, plusieurs sociétés très différentes, séparées même les unes des autres par de véritables abîmes; et il faudra plusieurs générations pour donner aux nations juxtaposées, aux classes très tranchées qui composent ce vaste empire, une éducation générale et commune. Mais il est certain que les classes supérieures; que la société éclairée montrent en Russie un zèle de réformes, une ardeur de savoir, une aptitude au progrès, qui m'ont plus d'une fois vivement étonné, alors même que je ne cherchais pas encore les raisons de cette ouverture singulière d'esprit. Les Russes la doivent, avant toute autre chose, à la facilité avec laquelle ils parlent, non pas naturellement, bien entendu, mais par un remarquable effort d'éducation, toutes les langues de l'Europe civilisée. Je ne pouvais me lasser d'admirer ces prétendus barbares qui, après s'être adressés à leurs gens dans la langue du pays, répondaient sans peine à un Français dans la langue de Voltaire, pour parler sans peine, bientôt après, allemand avec un Allemand, anglais avec un Anglais.

Ce n'est pas tout. Les Russes ont encore une facilité incomparable à connaître ce qui se passe au dehors, une puissance inouïe d'assimilation. C'est là, pour eux, une grande force, à côté de plusieurs causes de faiblesse, il est vrai. Avantage immense que nous n'avons pas, le Russe voyage avec une incroyable facilité: il voyage pour ses affaires et par intérêt; il voyage pour fuir, dans la saison d'hiver, les rigueurs de son climat; il a sans cesse l'occasion de se déplacer, de connaître par expérience, de voir par lui-même et de ses propres yeux un monde qu'il n'aurait pas le loisir d'étudier. Ne l'oublions pas, l'empire russe, pris dans son ensemble, est deux fois plus grand que toute l'Europe. Or, tout officier (et en Russie, Messieurs, tout employé est officier) a résidé dans le Caucase, pour aller habiter ensuite la Sibérie et passer plus tard de Varsovie au Turkestan, aux bords de la mer Blanche ou aux rives de l'Amour. C'est ainsi qu'il connaît sans peine le monde asiatique, qu'il est familiarisé, par la vie pratique, avec la météorologie, la bota-

se développe trop lentement, elle atteint dans le monde le chiffre de 45 millions. Mais savez-vous quel est le nombre d'hommes qui parlent l'allemand, tant en Europe qu'en Amérique? Il y en a 60 millions. L'Angleterre s'est plus développée encore; grâce à l'expansion rapide de sa race et de sa civilisation en Amérique, elle compte 75 millions d'hommes parlant aujourd'hui sa langue. Ces peuples, qui ont grandi, ont pour eux le nombre; ils ont remué des idées, agité les problèmes sociaux; ils sont entrés autant et aussi bien que nous dans le grand courant du progrès et de la science. Dès lors, ils ont cru qu'ils avaient le droit de s'exprimer dans leur propre langue. La langue française n'est plus la langue universelle. Aux esprits éclairés de parler plusieurs langues, pour pouvoir tout comprendre, pour être compris eux-mêmes et rester à la hauteur de tous les peuples civilisés.

Eh bien! ce que je dis des langues étrangères que nous devons apprendre, on peut le dire tout aussi bien de la géographie, qui est une autre manière et n'est pas la moins bonne de pénétrer, pour ainsi dire, dans une société voisine. Aujourd'hui, l'opinion à cet égard s'est bien modifiée. Ce qu'on dédaignait il y a deux ans, on l'apprécie, on veut à tout prix le faire pénétrer dans l'éducation. Dans les régions officielles, la cause de la géographie est gagnée, vous le savez de reste. Mais ce ne serait rien encore que d'avoir converti un gouvernement ou un ministère, si l'opinion publique ne l'était pas aussi. On n'aurait fait qu'une œuvre passagère et stérile, en obtenant un règlement, un décret ou une loi nouvelle en faveur des études géographiques, si l'on n'avait en même temps su conquérir les esprits et les mœurs à cette grande idée de l'importance qu'il y a pour tout homme à devenir, par la science géographique, comme le citoyen du monde.

Le jour où la majorité des Français comprendra qu'il ne leur est pas permis de rester étrangers au reste de l'univers, une œuvre importante et durable aura été accomplie; et elle ne profitera pas seulement à nos intérêts personnels ou à la fortune publique, mais elle assurera encore, avec notre développement intellectuel, le salut et la grandeur de notre patrie.

Il faut, Messieurs, que je m'explique sur les études géographiques. Je n'entends point par là une aride nomenclature. La géographie ainsi comprise ne donne pas grand'chose à la jeunesse; elle la fatigue, sans faire sur elle d'impression profonde, je dirai d'impression morale. Nous voulons que, sous ce mot de géographie, on comprenne sans doute l'étude physique et qu'on la fixe par quelques noms propres; mais ce n'est là rien encore: il faut arriver à comprendre, à aimer la nature, à en saisir les nuances infiniment variées, à en voir, par l'imagination au moins, les admirables aspects. Et alors il faut aller plus loin. Il faut savoir comment l'homme s'est approprié les richesses que lui fournissait la nature: ici, le fer et la houille, là les métaux précieux; comment il a profité des climats, a fécondé le sol par son travail, l'a transformé, approprié aux diverses cultures; comment, par l'activité

ses murs le premier congrès; elle lui a donné une généreuse et large hospitalité. Bordeaux aura l'honneur (permettez-moi, aujourd'hui, après l'événement, d'employer cette expression), l'honneur, dis-je, de voir son nom indissolublement uni à la fondation de l'Association française pour l'avancement des sciences.

Messieurs, si j'avais pu assister et concourir à vos travaux, j'aurais eu beaucoup à apprendre dans toutes les sections; mais il en est une à laquelle je me serais particulièrement attaché, parce qu'en y apprenant j'aurais pu moi-même apprendre quelque chose aux autres, ou du moins solliciter ou stimuler quelque activité; je veux parler de la section de géographie, d'économie politique et de statistique.

Nous avons beaucoup à faire en géographie (car c'est de géographie que je compte vous entretenir); les savants l'ont dit et redit. Longtemps on les a très peu écoutés; mais le malheur est une grande école, et nous nous sommes instruits à l'école du malheur. Il faut profiter des cruelles leçons que les événements nous ont infligées. Nous avons appris déjà à mépriser moins cette étude de la géographie, dont nous avons fait jusqu'ici très peu de cas; nous savons maintenant que parmi les lacunes de notre éducation, la géographie est une des plus importantes et des plus dangereuses. Ce n'est pas d'hier que date le mal. Nous avons toujours eu le défaut de ne pas savoir la géographie. A quelles causes faut-il attribuer notre ignorance proverbiale en cette matière? A notre amour pour la vie d'intérieur? à notre attachement au sol natal? Sans doute; mais aussi à des sentiments moins louables : à notre vanité, à notre dédain d'autrui et de ce qui se fait chez autrui. Il faut ajouter que nous avons toujours été encouragés sur ce point par la flatterie, par les gâteries des peuples étrangers. On voulait tant visiter la France! On parlait si bien le français à l'étranger! Dès lors, à quoi bon aller voir chez eux ceux qui d'eux-mêmes venaient chez nous? à quoi bon apprendre la langue de ceux qui s'empressaient de parler la nôtre? Si, par aventure, quelques Français voyageaient hors des frontières et ne pouvaient se faire entendre : « Est-ce que, disaient-ils, nous serions chez des Barbares? »

Ce sentiment, autrefois, a eu sa raison d'être. Il fut un temps, en effet, où la langue française était la plus parlée en Europe, était la langue universelle des salons. A une époque de prodigieux développement pour notre littérature, au dix-septième siècle, et peut-être plus encore au dix-huitième siècle, il en fut ainsi. Oui, le français était alors la langue de la majorité des hommes appartenant aux peuples civilisés : je veux désigner, bien entendu, les peuples de la civilisation occidentale, et il n'est pas question ici des Chinois. Il n'y avait pourtant à cette époque, Messieurs, que 30 millions d'hommes parlant le français à la fois en Europe et en Amérique. La population s'est accrue depuis; mais alors ni les Anglais, ni les Allemands n'atteignaient ce chiffre; ils étaient les uns et les autres moins nombreux que les Français. Tout cela, depuis, a bien changé. Il y a plus de Français qu'autrefois; bien que notre race

Messieurs, la France est riche, très riche par son sol, son agriculture. Il suffit d'avoir traversé même rapidement l'Europe, comme je viens de le faire, pour en être convaincu, pour être frappé de la différence qu'il y a, par exemple, entre les contrées du nord et notre patrie. La France est riche aussi par son industrie, qui vient immédiatement après celle de l'Angleterre et de la Belgique. Que lui manque-t-il donc? Je vais vous le dire : l'esprit d'entreprise commerciale, le génie des affaires lointaines, l'initiative audacieuse. Nos manufacturiers sont timides; ils redoutent la concurrence; ils sont portés à réclamer la protection du gouvernement; ils redoutent de se hasarder sur les marchés étrangers. Ils ont peur d'un terrain qu'ils ne connaissent pas.

C'est à nous de réagir de toute notre énergie contre cette ignorance et cette timidité; à nous de les combattre par les moyens les plus efficaces comme les plus pacifiques, par la science. Faisons que le Français connaisse le monde, ce domaine de l'homme que le dix-neuvième siècle, plus que tout autre, aura la gloire d'avoir découvert. Faisons en sorte qu'il ne soit étranger à aucun des grands intérêts qui l'agitent; qu'il s'habitue un peu plus, sans rien perdre de l'amour de la patrie, à savoir qu'on peut la servir et servir ses intérêts personnels en allant chercher au loin le travail et quelquefois la fortune. Alors nos colons répandront au loin la langue, les idées, l'influence de la France, noueront des relations de toute sorte qui seront autant de bienfaits pour notre pays.

L'étude de la géographie bien comprise peut conduire, Messieurs, à ces heureux résultats. C'est pourquoi, dans le premier Congrès de notre Association, j'ai voulu placer cette idée sous le patronage des savants qui la composent, comme sous le patronage de la ville de Bordeaux, qui comprend toute l'importance d'une science à laquelle elle vient de faire une place dans son École *professionnelle*. Si je vous ai persuadé qu'il y a là un intérêt de premier ordre pour la France, je croirai avoir accompli ce soir, avec vous, Messieurs, une œuvre vraiment utile et patriotique.